

instruments de nos connoissances, les êtres corporels et sensibles sont les seuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *esprit* n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé. Un esprit n'est qu'un corps pour le peuple et pour les enfants. N'imaginent-ils pas des esprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit? Or on m'avouera que des esprits qui ont des bras et des langues ressemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, sans excepter les Juifs, se sont fait des dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Esprit, de Trinité, de Personnes, sommes pour la plupart de vrais anthropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu est partout: mais nous croyons aussi que l'air est partout, au moins dans notre atmosphère; et le mot *esprit*, dans son origine, ne signifie lui-même que *souffle et vent*. Sitôt qu'on accoutume les gens à dire des mots sans les entendre, il est facile après cela de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le sentiment de notre action sur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que, quand ils agissoient sur nous, c'étoit d'une manière semblable à celle dont nous agissons sur eux. Ainsi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il sentoit l'action. Se sentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puissance, il l'a supposée illimitée, et il en fit des dieux aussitôt

qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la nature. L'idée de la matière n'a pas été moins lente à se former en eux que celle de l'esprit, puisque cette première idée est une abstraction elle-même. Ils ont ainsi rempli l'univers de dieux sensibles. Les astres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maisons même, tout avoit son âme, son dieu, sa vie. Les marmousets de Labah, les manitous des sauvages, les fétiches des Nègres, tous les ouvrages de la nature et des hommes ont été les premières divinités des mortels; le polythéisme a été leur première religion, et la sera toujours pour tout homme foible et craintif qui n'aura pas l'esprit assez cultivé pour réunir le système total des êtres sous une seule idée, et pour donner un sens au mot *substance*, lequel est au fond la plus grande des abstractions. Tout enfant qui croit en Dieu est donc nécessairement idolâtre, ou du moins anthropomorphite; et quand une fois l'imagination a vu Dieu, il est bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà précisément l'erreur où mène l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne sais comment, à l'idée abstraite de la substance, on voit que, pour admettre une substance unique, il lui faudroit supposer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la pensée et l'étendue, dont l'une est essentiellement divi-

sible, et dont l'autre exclut toute divisibilité. On conçoit d'ailleurs que la pensée, ou si l'on veut le sentiment, est une qualité primitive et inséparable de la substance à laquelle elle appartient; qu'il en est de même de l'étendue par rapport à sa substance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités perdent la substance à laquelle elle appartient; que, par conséquent, la mort n'est qu'une séparation de substances, et que les êtres où ces deux qualités sont réunies sont composés des deux substances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or considérez maintenant quelle distance reste encore entre la notion des deux substances et celle de la nature divine, entre l'idée incompréhensible de l'action de notre âme sur notre corps, et l'idée de l'action de Dieu sur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celles des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses et aussi obscures qu'elles le sont, et qui n'ont rien d'obscur pour le peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présenteront-elles dans toute leur force, c'est-à-dire dans toute leur obscurité, à de jeunes esprits encore occupés aux premières opérations des sens, et qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent? C'est en vain que les abîmes de l'infini sont ouverts tout autour de nous; un

enfant n'en sait point être épouvanté; ses faibles yeux n'en peuvent sonder la profondeur. Tout est infini pour les enfants, ils ne savent mettre de bornes à rien; non qu'ils fassent la mesure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-delà qu'au-deçà des dimensions qui leur sont connues. Ils estimeront un espace immense bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir, mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puissance de Dieu, ils l'estimeront presque aussi fort que leur père. En toute chose, leur connoissance étant pour eux la mesure des possibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils savent. Tels sont les jugemens naturels à l'ignorance et à la foiblesse d'esprit. Ajax eût craint de se mesurer avec Achille, et défie Jupiter au combat, parce qu'il connoît Achille, et ne connoît pas Jupiter. Un paysan suisse, qui se croyoit le plus riche des hommes, et à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un roi, demandoit d'un air fier, si le roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de lecteurs seront surpris de me voir suivre tout le premier âge de mon élève sans lui parler de religion. A quinze ans, il ne savoit s'il avoit une âme, et peut-être à dix-huit n'est-il pas encore temps qu'il l'apprenne;

car, s'il l'apprend plus tôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais.

Si j'avois à peindre la stupidité fâcheuse, je peindrois un pédant enseignant le catéchisme à des enfants; si je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en disant son catéchisme. On m'objectera que la plupart des dogmes du christianisme étant des mystères, attendre que l'esprit humain soit capable de les concevoir, ce n'est pas attendre que l'enfant soit homme, c'est attendre que l'homme ne soit plus.

A cela, je réponds premièrement qu'il y a des mystères qu'il est non-seulement impossible à l'homme de concevoir, mais de croire, et que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enseigner aux enfants, si ce n'est de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus que, pour admettre les mystères, il faut comprendre au moins qu'ils sont incompréhensibles; et les enfants ne sont pas même capables de cette conception-là. Pour l'âge où tout est mystère, il n'y a point de mystères proprement dits.

*Il faut croire en Dieu pour être sauvé.* Ce dogme mal entendu est le principe de la sanginaire intolérance, et la cause de toutes ces vaines instructions qui portent le coup mortel à la raison humaine en l'accoutumant à se payer de mots. Sans doute il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel: mais si, pour l'obtenir, il suffit de répéter certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de

peupler le ciel de sansonnets et de pies, tout aussi bien que d'enfants.

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le philosophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, et qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la religion chrétienne, que croit-il? ce qu'il conçoit; et il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que si vous lui dites le contraire il l'adoptera tout aussi volontiers. La foi des enfants et de beaucoup d'hommes est une affaire de géographie. Seront-ils récompensés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque? On dit à l'un qu'il faut honorer Mahomet, et il dit qu'il honore Mahomet; on dit à l'autre qu'il faut honorer la Vierge, et il dit qu'il honore la Vierge. Chacun des deux auroit fait ce qu'a fait l'autre, s'ils se fussent trouvés transposés. Peut-on partir de deux sentiments si semblables pour envoyer l'un en paradis et l'autre en enfer? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'est pas en Dieu qu'il croit, c'est à Pierre ou à Jacques qui lui disent qu'il y a quelque chose qu'on appelle Dieu; et il le croit à la manière d'Euripide:

O Jupiter Lear de toi rien sinon  
Je ne connois seulement que le nom (1).

(1) PLUTARQUE, *Traité de l'Amour*, traduction d'Amyot. C'est ainsi que commençoit d'abord la

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raison ne sera privé du bonheur éternel : les catholiques croient la même chose de tous les enfants qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être sauvé sans croire en Dieu, et ces cas ont lieu, soit dans l'enfance, soit dans la démence, quand l'esprit humain est incapable des opérations nécessaires pour reconnoître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous et moi, est que vous prétendez que les enfants ont à sept ans cette capacité, et que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aie tort ou raison, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une simple observation d'histoire naturelle.

Par le même principe, il est clair que tel homme, parvenu jusqu'à la vieillesse sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre vie, si son aveuglement n'a pas été volontaire, et je dis qu'il ne l'est pas toujours. Vous en convenez pour les insensés qu'une maladie prive de leurs facultés spirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conséquent du droit aux bienfaits de leur créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir pour ceux qui, séquestrés de toute société dès leur

---

tragédie de Ménéippe; mais les clameurs du peuple d'Athènes forcèrent Euripide à changer ce commencement.

enfance, auroient mené une vie absolument sauvage, privés des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes (1)? Car il est d'une impossibilité démontrée qu'un pareil sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connoissance du vrai Dieu. La raison nous dit qu'un homme n'est punissable que par les fautes de sa volonté, et qu'une ignorance invincible ne lui sauroit être imputée à crime. D'où il suit que, devant la justice éternelle, tout homme qui croiroit, s'il avoit des lumières nécessaires, est réputé croire, et qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur se ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne sont pas en état de l'entendre, car c'est y vouloir substituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées basses, fantastiques, injurieuses, indignes d'elle; c'est un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aurois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que si l'on disoit que Plutarque est injuste, envieux, jaloux, et si tyran, qu'il exige plus qu'il ne laisse le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Di-

---

(1) Sur l'état naturel de l'esprit humain et sur la lenteur de ses progrès, voyez la première partie du *Discours sur l'Inégalité*.

vinité, qu'on trace dans l'esprit des enfants, est qu'elles y restent toute leur vie, et qu'ils ne conçoivent plus, étant hommes, d'autre Dieu que celui des enfants. J'ai vu en Suisse une bonne et pieuse mère de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point instruire son fils de la religion dans le premier âge, de peur que, content de cette instruction grossière, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raison. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement et révérence, et sitôt qu'il en vouloit parler lui-même, on lui imposoit silence, comme sur un sujet trop sublime et trop grand pour lui. Cette réserve excitoit sa curiosité, et son amour propre aspirait au moment de connoître ce mystère qu'on lui cachoit avec tant de soin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on souffroit qu'il en parlât lui-même, et plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu partout. Et ce que je craindrois de cet air de mystère indiscrettement affecté, seroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'altérât sa tête, et qu'enfin l'on n'en fit un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de semblable pour mon Émile, qui, refusant constamment son attention à tout ce qui est au-dessus de sa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choses qu'il n'entend pas. Il y en a tant sur lesquelles il est habitué à dire, Cela n'est pas de

mon ressort, qu'une de plus ne l'embarrasse guère; et quand il commence à s'inquiéter de ces grandes questions, ce n'est pas pour les avoir entendu proposer, mais c'est quand le progrès naturel de ses lumières porte ses recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'esprit humain cultivé s'approche de ces mystères; et je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement, au sein de la société même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a, dans la même société, des causes inévitables par lesquelles le progrès des passions est accéléré; si l'on n'accéléroit de même le progrès des lumières qui servent à régler ces passions, c'est alors qu'on sortiroit véritablement de l'ordre de la nature, et que l'équilibre seroit rompu. Quand on n'est pas maître de modérer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correspondre; en sorte que l'ordre ne soit point interverti, que ce qui doit marcher ensemble ne soit point séparé, et que l'homme, tout entier à tous les moments de sa vie, ne soit pas à tel point par une de ses facultés, et à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici! difficulté d'autant plus grande, qu'elle est moins dans les choses que dans la pusillanimité de ceux qui n'osent la résoudre. Commençons au moins par oser la proposer. Un enfant doit être élevé dans

la religion de son père : on lui prouve toujours très-bien, très-aisément, que cette religion, telle qu'elle soit, est la seule véritable; que toutes les autres ne sont qu'extravagance et absurdité. La force des arguments dépend absolument, sur ce point, du pays où l'on les propose. Qu'un Turc, qui trouve le christianisme si ridicule à Constantinople, aille voir comment on trouve le mahométisme à Paris! C'est surtout en matière de religion que l'opinion triomphe. Mais nous, qui prétendons secouer son joug en toute chose, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enseigner à notre Émile qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous? à quelle secte agrégerons-nous l'homme de la nature? La réponse est fort simple, ce me semble; nous ne l'agrégerons ni à celle-ci ni à celle-là, mais nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de sa raison doit le conduire.

*Incedo per ignes,  
Suppositos cineri doloso (1).*

N'importe : le zèle et la bonne foi m'ont jusqu'ici tenu lieu de prudence. J'espère que ces garants ne m'abandonneront point au besoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précau-

(1) Je marche sur un feu ardent caché sous des cendres trompeuses. HORACE, Liv. II, Ode 1.

tions indignes d'un ami de la vérité : je n'oublierai jamais ma devise; mais il m'est trop permis de me défier de mes jugements. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je pense, je vous dirai ce que pensoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la vérité des faits qui vont être rapportés; ils sont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais transcrire : c'est à vous de voir si l'on peut en tirer des réflexions utiles sur le sujet dont il s'agit. Je ne vous propose point le sentiment d'un autre ou le mien pour règle; je vous l'offre à examiner.

« Il y a trente ans que, dans une ville d'Italie,  
» un jeune homme expatrié se voyoit réduit à  
» la dernière misère. Il étoit né calviniste; mais,  
» par les suites d'une étourderie, se trouvant  
» fugitif, en pays étranger, sans ressource, il  
» changea de religion pour avoir du pain. Il y  
» avoit dans cette ville un hospice pour les pro-  
» sélytes; il y fut admis. En l'instruisant sur  
» la controverse, on lui donna des doutes qu'il  
» n'avoit pas, et on lui apprit le mal qu'il igno-  
» roit : il entendit des dogmes nouveaux, il vit  
» des mœurs encore plus nouvelles; il les vit, et  
» faillit en être la victime. Il voulut fuir, on  
» l'enferma; il se plaignit, on le punit de ses  
» plaintes : à la merci de ses tyrans, il se vit  
» traiter en criminel pour n'avoir pas voulu  
» céder au crime. Que ceux qui savent combien

» la première épreuve de la violence et de l'in-  
 » justice irrite un jeune cœur sans expérience ,  
 » se figure l'état du sien. Des larmes de rage  
 » couloient de ses yeux , l'indignation l'étouf-  
 » foit : il imploroit le ciel et les hommes , il se  
 » confioit à tout le monde , et n'étoit écouté de  
 » personne. Il ne voyoit que de vils domestiques  
 » soumis à l'infâme qui l'outrageoit , ou des com-  
 » plices du même crime , qui se railloient de  
 » sa résistance et l'excitoient à les imiter. Il étoit  
 » perdu sans un honnête ecclésiastique qui vint  
 » à l'hospice pour quelque affaire , et qu'il trouva  
 » le moyen de consulter en secret. L'ecclésias-  
 » tique étoit pauvre et avoit besoin de tout le  
 » monde ; mais l'opprimé avoit encore plus be-  
 » soin de lui ; et il n'hésita pas à favoriser son  
 » évâsion , au risque de se faire un dangereux  
 » ennemi.

» Échappé au vice pour rentrer dans l'indi-  
 » gence , le jeune homme luttoit sans succès  
 » contre sa destinée : un moment il se crut au-  
 » dessus d'elle. A la première lueur de fortune  
 » ses maux et son protecteur furent oubliés. Il  
 » fut bientôt puni de cette ingratitude ; toutes  
 » ses espérances s'évanouirent ; sa jeunesse avoit  
 » beau le favoriser , ses idées romanesques gê-  
 » toient tout. N'ayant ni assez de talents ni assez  
 » d'adresse pour se faire un chemin facile , ne  
 » sachant être ni modéré ni méchant , il pré-  
 » tendit à tant de choses qu'il ne sut parvenir à

» rien. Retombé dans sa première détresse ,  
 » sans pain , sans asile , prêt à mourir de faim ,  
 » il se ressouvint de son bienfaiteur.

» Il y retourne ; il le trouve , il en est bien  
 » reçu : sa vue rappelle à l'ecclésiastique une  
 » bonne action qu'il avoit faite ; un tel souvenir  
 » réjouit toujours l'âme. Cet homme étoit na-  
 » turellement humain , compatissant ; il sentoit  
 » les peines d'autrui par les siennes , et le bien-  
 » être n'avoit point endurci son cœur ; enfin  
 » les leçons de la sagesse et une vertu éclairée  
 » avoient affermi son bon naturel. Il accueille  
 » le jeune homme , lui cherche un gîte , l'y re-  
 » commande ; il partage avec lui son néces-  
 » saire , à peine suffisant pour deux. Il fait plus ,  
 » il l'instruit , le console , il lui apprend l'art  
 » difficile de supporter patiemment l'adversité.  
 » Gens à préjugés , est-ce d'un prêtre , est-ce en  
 » Italie que vous eussiez espéré tout cela ?

» Cet honnête ecclésiastique étoit un pauvre  
 » vicaire savoyard , qu'une aventure de jeunesse  
 » avoit mis mal avec son évêque , et qui avoit  
 » passé les monts pour chercher les ressources  
 » qui lui manquoient dans son pays. Il n'étoit  
 » ni sans esprit ni sans lettres ; et avec une figure  
 » intéressante il avoit trouvé des protecteurs  
 » qui le placèrent chez un ministre pour élever  
 » son fils. Il préféroit la pauvreté à la dépen-  
 » dance , et il ignoroit comment il faut se con-  
 » duire chez les grands. Il ne resta pas long-  
 » temps chez celui-ci : en le quittant il ne perdit

» point son estime ; et comme il vivoit sage-  
 » ment et se faisoit aimer de tout le monde, il  
 » se flattoit de rentrer en grâce auprès de son  
 » évêque, et d'en obtenir quelque petite cure  
 » dans les montagnes, pour y passer le reste de  
 » ses jours. Tel étoit le dernier terme de son  
 » ambition.

» Un penchant naturel l'intéressoit au jeune  
 » fugitif, et le lui fit examiner avec soin. Il vit  
 » que la mauvaise fortune avoit déjà flétri son  
 » cœur, que l'opprobre et le mépris avoient  
 » abattu son courage, et que sa fierté, changée  
 » en dépit amer, ne lui montroit dans l'injus-  
 » tice et la dureté des hommes que le vice de  
 » leur nature et la chimère de la vertu. Il avoit  
 » vu que la religion ne sert que de masque à  
 » l'intérêt, et le culte sacré de sauvegarde à  
 » l'hypocrisie : il avoit vu, dans la subtilité des  
 » vaines disputes, le paradis et l'enfer mis pour  
 » prix à des jeux de mots ; il avoit vu la sublime  
 » et primitive idée de la Divinité défigurée par  
 » les fantasques imaginations des hommes ; et,  
 » trouvant que pour croire en Dieu il falloit  
 » renoncer au jugement qu'on avoit reçu de lui,  
 » il prit dans le même dédain nos ridicules ré-  
 » veries et l'objet auquel nous les appliquons.  
 » Sans rien savoir de ce qui est, sans rien ima-  
 » giner sur la génération des choses, il se plon-  
 » gea dans sa stupide ignorance, avec un pro-  
 » fond mépris pour tous ceux qui pensoient en  
 » savoir plus que lui.

» L'oubli de toute religion conduit à l'oubli  
 » des devoirs de l'homme. Ce progrès étoit déjà  
 » plus d'à moitié fait dans le cœur du libertin.  
 » Ce n'étoit pas pourtant un enfant mal né ;  
 » mais l'incrédulité, la misère, étouffant peu à  
 » peu le naturel, l'entraînoient rapidement à  
 » sa perte, et ne lui préparoient que les mœurs  
 » d'un gueux et la morale d'un athée.

» Le mal, presque inévitable, n'étoit pas ab-  
 » solument consommé. Le jeune homme avoit  
 » des connoissances, et son éducation n'avoit  
 » pas été négligée. Il étoit dans cet âge heureux  
 » où le sang en fermentation commence d'é-  
 » chauffer l'âme sans l'asservir aux fureurs des  
 » sens. La sienne avoit encore tout son ressort.  
 » Une honte native, un caractère timide, sup-  
 » plétoient à la gêne, et prolongeoient pour lui  
 » cette époque dans laquelle vous maintenez  
 » votre élève avec tant de soins. L'exemple  
 » odieux d'une dépravation brutale et d'un vice  
 » sans charme, loin d'animer son imagination,  
 » l'avoit amortie. Long-temps le dégoût lui tint  
 » lieu de vertu pour conserver son innocence ;  
 » elle ne devoit succomber qu'à de plus douces  
 » séductions.

» L'ecclésiastique vit le danger et les ressour-  
 » ces. Les difficultés ne le rebutèrent point : il  
 » se complaisoit dans son ouvrage ; il résolut  
 » de l'achever, et de rendre à la vertu la vic-  
 » time qu'il avoit arrachée à l'infamie. Il s'y prit  
 » de loin pour exécuter son projet : la beauté



» du motif animoit son courage et lui inspiroit  
 » des moyens dignes de son zèle. Quel que fût  
 » le succès, il étoit sûr de n'avoir pas perdu son  
 » temps. On réussit toujours quand on ne veut  
 » que bien faire.

» Il commença par gagner la confiance du  
 » prosélyte en ne lui vendant point ses bien-  
 » faits, en ne se rendant point importun, en ne  
 » lui faisant point de sermons, en se mettant  
 » toujours à sa portée, en se faisant petit pour  
 » s'égalier à lui. C'étoit, ce me semble, un spec-  
 » tacle assez touchant de voir un homme grave  
 » devenir le camarade d'un polisson, et la vertu  
 » se prêter au ton de la licence pour en triom-  
 » pher plus sûrement. Quand l'étourdi venoit  
 » lui faire ses folles confidences et s'épancher  
 » avec lui, le prêtre l'écoutoit, le mettoit à son  
 » aise; sans approuver le mal, il s'intéressoit à  
 » tout: jamais une indiscrete censure ne venoit  
 » arrêter son babil et resserrer son cœur; le  
 » plaisir avec lequel il se croyoit écouté aug-  
 » mentoit celui qu'il prenoit à tout dire. Ainsi  
 » se fit sa confession générale sans qu'il songeât  
 » à rien confesser.

» Après avoir bien étudié ses sentiments et  
 » son caractère, le prêtre vit clairement que,  
 » sans être ignorant pour son âge, il avoit ou-  
 » blié tout ce qu'il lui importoit de savoir, et  
 » que l'opprobre où l'avoit réduit la fortune  
 » étouffoit en lui tout vrai sentiment du bien et  
 » du mal. Il est un degré d'abrutissement qui

» ôte la vie à l'âme; et la voix intérieure ne sait  
 » point se faire entendre à celui qui ne songe  
 » qu'à se nourrir. Pour garantir le jeune infor-  
 » tuné de cette mort morale dont il étoit si près,  
 » il commença par réveiller en lui l'amour-  
 » propre et l'estime de soi-même: il lui mon-  
 » troit un avenir plus heureux dans le bon em-  
 » ploi de ses talents; il ranimoit dans son cœur  
 » une ardeur généreuse par le récit des belles  
 » actions d'autrui; en lui faisant admirer ceux  
 » qui les avoient faites, il lui rendoit le désir  
 » d'en faire de semblables. Pour le détacher in-  
 » sensiblement de sa vie oisive et vagabonde, il  
 » lui faisoit faire des extraits de livres choisis;  
 » et, feignant d'avoir besoin de ces extraits, il  
 » nourrissoit en lui le noble sentiment de la re-  
 » connoissance. Il l'instruisoit indirectement  
 » par ces livres; il lui faisoit reprendre assez  
 » bonne opinion de lui-même pour ne pas se  
 » croire un être inutile à tout bien, et pour ne  
 » vouloir plus se rendre méprisable à ses pro-  
 » pres yeux.

» Une bagatelle fera juger de l'art qu'em-  
 » ployoit cet homme bienfaisant pour élever  
 » insensiblement le cœur de son disciple au-  
 » dessus de la bassesse sans paroître songer à  
 » son instruction. L'ecclésiastique avoit une  
 » probité si bien reconnue et un discernement  
 » si sûr, que plusieurs personnes aimoient mieux  
 » faire passer leurs aumônes par ses mains que  
 » par celles des riches curés des villes. Un jour

» qu'on lui avoit donné quelque argent à distri-  
 » buer aux pauvres, le jeune homme eut, à ce  
 » titre, la lâcheté de lui en demander. Non,  
 » dit-il; nous sommes frères, vous m'appar-  
 » tenez, et je ne dois pas toucher à ce dépôt  
 » pour mon usage. Ensuite il lui donna de son  
 » propre argent autant qu'il en avoit demandé.  
 » Des leçons de cette espèce sont rarement per-  
 » dues dans le cœur des jeunes gens qui ne sont  
 » pas tout-à-fait corrompus.

» Je me lasse de parler en tierce personne,  
 » et c'est un soin fort superflu; car vous sentez  
 » bien, cher concitoyen, que ce malheureux  
 » fugitif c'est moi-même: je me crois assez loin  
 » des désordres de ma jeunesse pour oser les  
 » avouer; et la main qui m'en tira mérite bien  
 » qu'aux dépens d'un peu de honte je rende au  
 » moins quelque honneur à ses bienfaits.

» Ce qui me frappoit le plus étoit de voir,  
 » dans la vie privée de mon digne maître, la  
 » vertu sans hypocrisie, l'humanité sans foi-  
 » blesse, des discours toujours droits et sim-  
 » ples, et une conduite toujours conforme à  
 » ces discours. Je ne le voyois point s'inquiéter  
 » si ceux qu'il aidait alloient à vêpres, s'ils se  
 » confessoient souvent, s'ils jeûnoient les jours  
 » prescrits, s'ils faisoient maigre, ni leur im-  
 » poser d'autres conditions semblables, sans  
 » lesquelles, dût-on mourir de misère, on n'a  
 » nulle assistance à espérer des dévots.

» Encouragé par ces observations, loin d'éta-

» ler moi-même à ses yeux le zèle affecté d'un  
 » nouveau converti, je ne lui cachois point trop  
 » mes manières de penser, et ne l'en voyois pas  
 » plus scandalisé. Quelquefois j'aurois pu me  
 » dire: Il me passe mon indifférence pour le  
 » culte que j'ai embrassé en faveur de celle qu'il  
 » me voit aussi pour le culte dans lequel je suis  
 » né; il sait que mon dédain n'est plus une af-  
 » faire de parti. Mais que devois-je penser quand  
 » je l'entendois quelquefois approuver les dog-  
 » mes contraires à ceux de l'Église romaine, et  
 » paroître estimer médiocrement toutes ses cé-  
 » rémonies? Je l'aurois cru protestant déguisé  
 » si je l'avois vu moins fidèle à ces mêmes usages  
 » dont il sembloit faire assez peu de cas; mais,  
 » sachant qu'il s'acquittoit sans témoin de ses  
 » devoirs de prêtre aussi ponctuellement que  
 » sous les yeux du public, je ne savois plus  
 » que juger de ces contradictions. Au dé-<sup>rat</sup>  
 » près qui jadis avoit attiré sa disgrâce, dont  
 » il n'étoit pas trop bien corrigé, sa <sup>sa</sup>ie étoit  
 » exemplaire, ses mœurs étoient irréprocha-  
 » bles, ses discours honnêtes et judicieux. En  
 » vivant avec lui dans la plus grande intimité,  
 » j'apprenois à le respecter chaque jour davan-  
 » tage; et tant de bontés m'ayant tout-à-  
 » fait gagné le cœur, j'attendois avec une curieuse  
 » inquiétude le moment d'apprendre sur quel  
 » principe il fondeoit l'uniformité d'une vie aussi  
 » singulière.

» Ce moment ne vint pas si tôt. Avant de s'ou-

» vrir à son disciple, il s'efforça de faire germer  
 » les semences de raison et de bonté qu'il jetoit  
 » dans son âme. Ce qu'il y avoit en moi de plus  
 » difficile à détruire, étoit une orgueilleuse  
 » misanthropie, une certaine aigreur contre les  
 » riches et les heureux du monde, comme s'ils  
 » l'eussent été à mes dépens, et que leur pré-  
 » tendu bonheur eût été usurpé sur le mien.  
 » La folle vanité de la jeunesse, qui regimbe  
 » contre l'humiliation, ne me donnoit que trop  
 » de penchant à cette humeur colère; et l'amour-  
 » propre, que mon mentor tâchoit de réveiller  
 » en moi, me portant à la fierté, rendoit les  
 » hommes encore plus vils à mes yeux, et ne  
 » faisoit qu'ajouter pour eux le mépris à la  
 » haine.

» Sans combattre directement cet orgueil, il  
 l'empêcha de se tourner en dureté d'âme; et  
 » sans m'ôter l'estime de moi-même, il la rendit  
 » moins dédaigneuse pour mon prochain. En  
 » écartant toujours la vaine apparence et me  
 » montrant les maux réels qu'elle couvre, il  
 » m'apprenoit à déplorer les erreurs de mes sem-  
 » blables, à m'attendrir sur leurs misères, et à  
 » les plaindre plus qu'à les envier. Ému de com-  
 » passion sur les faiblesses humaines par le pro-  
 » fond sentiment des siennes, il voyoit partout  
 » les hommes victimes de leurs propres vices et  
 » de ceux d'autrui; il voyoit les pauvres gémir  
 » sous le joug des riches, et les riches sous le  
 » joug des préjugés. Croyez-moi, disoit-il, nos

» illusions, loin de nous cacher nos maux, les  
 » augmentent, en donnant un prix à ce qui n'en  
 » a point, et nous rendant sensibles à mille  
 » fausses privations que nous ne sentirions pas  
 » sans elles. La paix de l'âme consiste dans le  
 » mépris de tout ce qui peut la troubler :  
 » l'homme qui fait le plus de cas de la vie est  
 » celui qui sait le moins en jouir; et celui qui  
 » aspire le plus avidement au bonheur est tou-  
 » jours le plus misérable.

» Ah! quels tristes tableaux! m'écriois-je avec  
 » amertume: s'il faut se refuser à tout, que nous  
 » a donc servi de naître? et s'il faut mépriser le  
 » bonheur même, qui est-ce qui sait être heu-  
 » reux? C'est moi, répondit un jour le prêtre  
 » d'un ton dont je fus frappé. Heureux, vous! si  
 » peu fortuné, si pauvre, exilé, persécuté, vous  
 » êtes heureux! Et qu'avez-vous fait pour l'être?  
 » Mon enfant, reprit-il, je vous le dirai volon-  
 » tiers.

» Là-dessus, il me fit entendre qu'après avoir  
 » reçu mes confessions, il vouloit me faire les  
 » siennes. J'épancherai dans votre sein, me dit-  
 » il en m'embrassant, tous les sentiments de  
 » mon cœur. Vous me verrez, sinon tel que je  
 » suis, au moins tel que je me vois moi-même.  
 » Quand vous aurez reçu mon entière profession  
 » de foi, quand vous connoîtrez bien l'état de  
 » mon âme, vous saurez pourquoi je m'estime  
 » heureux, et, si vous pensez comme moi, ce  
 » que vous avez à faire pour l'être. Mais ces

» aveux ne sont pas l'affaire d'un moment ; il  
 » faut du temps pour vous exposer tout ce que  
 » je pense sur le sort de l'homme et sur le vrai  
 » prix de la vie : prenons une heure , un lieu  
 » commodes pour nous livrer paisiblement à cet  
 » entretien.

» Je marquai de l'empressement à l'entendre.  
 » Le rendez-vous ne fut pas renvoyé plus tard  
 » qu'au lendemain matin. On étoit en été ; nous  
 » nous levâmes à la pointe du jour. Il me mena  
 » hors de la ville , sur une haute colline , au-  
 » dessous de laquelle passoit le Pô , dont on  
 » voyoit le cours à travers les fertiles rives qu'il  
 » baigne ; dans l'éloignement , l'immense chaîne  
 » des Alpes couronnoit le paysage ; les rayons  
 » du soleil levant rasoient déjà les plaines , et ,  
 » projetant sur les champs par longues ombres  
 » les arbres , les coteaux , les maisons , enrichis-  
 » soient de mille accidents de lumière le plus  
 » beau tableau dont l'œil humain puisse être  
 » frappé. On eût dit que la nature étaloit à nos  
 » yeux toute sa magnificence pour en offrir le  
 » texte à nos entretiens. Ce fut là qu'après avoir  
 » quelque temps contemplé ces objets en silence ,  
 » l'homme de paix me parla ainsi. »

### PROFESSION DE FOI

DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des dis-  
 cours savants ni de profonds raisonnements.



*Pourroyeur sculp.*

La Nature étaloit à nos yeux toute sa Magnificence .....

*Ambroise Tardieu del.*

Je ne suis pas un grand philosophe, et je me soucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon sens, et j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime: quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela. Si je pense bien, la raison nous est commune, et nous avons le même intérêt à l'écouter: pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi?

Je suis né pauvre et paysan, destiné par mon état à cultiver la terre; mais on crut plus beau que j'apprisse à gagner mon pain dans le métier de prêtre, et l'on trouva le moyen de me faire étudier. Assurément ni mes parents ni moi ne songions guère à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il falloit savoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'apprisse, je dis ce qu'on vouloit que je disse, je m'engageai comme on voulut, et je fus fait prêtre. Mais je ne tardai pas à sentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conscience est l'ouvrage des préjugés; cependant je sais par mon expé-

rience qu'elle s'obstine à suivre l'ordre de la nature contre toutes les lois des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la nature bien ordonnée, à plus forte raison ce qu'elle nous prescrit. O bon jeune homme, elle n'a rien dit encore à vos sens ! vivez long-temps dans l'état heureux où sa voix est celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offense encore plus quand on la prévient que quand on la combat ; il faut commencer par apprendre à résister pour savoir quand on peut céder sans crime.

Dès ma jeunesse, j'ai respecté le mariage comme la première et la plus sainte institution de la nature. M'étant ôté le droit de m'y soumettre, je résolus de ne le point profaner ; car, malgré mes classes et mes études, ayant toujours mené une vie uniforme et simple, j'avois conservé dans mon esprit toute la clarté des lumières primitives : les maximes du monde ne les avoient point obscurcies, et ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les sophismes du vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit ; mon respect pour le lit d'autrui laissa mes fautes à découvert. Il fallut expier le scandale : arrêté, interdit, chassé, je fus bien plus la victime de mes scrupules que de mon incontinence ; et j'eus lieu de comprendre, aux re-

proches dont ma disgrâce fut accompagnée, qu'il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtement.

Peu d'expériences pareilles mènent loin un esprit qui réfléchit. Voyant par de tristes observations renverser les idées que j'avois du juste, de l'honnête, et de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues : celles qui me restoient ne suffisant plus pour faire ensemble un corps qui pût se soutenir par lui-même, je sentis peu à peu s'obscurcir dans mon esprit l'évidence des principes ; et, réduit enfin à ne savoir plus que penser, je parvins au même point où vous êtes, avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, et devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces dispositions d'incertitude et de doute que Descartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état est peu fait pour durer, il est inquiétant et pénible ; il n'y a que l'intérêt du vice ou la paresse de l'âme qui nous y laisse. Je n'avois point le cœur assez corrompu pour m'y plaire ; et rien ne convint mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Je méditois donc sur le triste sort des mortels flottants sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans boussole, et livrés à leurs passions orageuses, sans autre guide qu'un pi-

lote inexpérimenté qui méconnoît sa route, et qui ne sait ni d'où il vient ni où il va. Je me disois, J'aime la vérité, je la cherche, et ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, et j'y demeure attaché: pourquoi faut-il qu'elle se dérobe à l'empressement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aie souvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie aussi constamment désagréable que dans ces temps de trouble et d'anxiétés, où, sans cesse errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obscurité, contradictions sur la cause de mon être et sur la règle de mes devoirs.

Comment peut-on être sceptique par système et de bonne foi? je ne saurois le comprendre. Ces philosophes, ou n'existent pas, ou sont les plus malheureux des hommes. Le doute sur les choses qu'il nous importe de connoître est un état trop violent pour l'esprit humain: il n'y résiste pas long-temps; il se décide malgré lui de manière ou d'autre, et il aime mieux se tromper que ne rien croire.

Ce qui redouloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Église qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un seul point rejeté me faisoit rejeter tout le reste, et que l'impossibilité d'admettre tant de décisions absurdes me détachoit aussi de celles qui ne l'étoient pas. En me disant, croyez tout, on m'empêchoit de

rien croire, et je ne savois plus où m'arrêter.

Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ce point commun à tous me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer: les écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incertitude.

Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentiments, et que l'orgueil est la seconde. Nous n'avons point la mesure de cette machine immense, nous n'en pouvons calculer les rapports; nous n'en connoissons ni les premières lois, ni la cause finale; nous nous ignorons nous-mêmes; nous ne connoissons ni notre nature, ni notre principe actif; à peine savons-nous si l'homme est un être simple ou composé; des mystères impénétrables nous environnent de toutes parts; ils sont au-dessus de la région sensible; pour les percer, nous croyons avoir de l'intelligence, et nous n'avons que de l'imagination. Chacun se fraie, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne; nul

ne peut savoir si la sienne mène au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La seule chose que nous ne savons point, est d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hasard, et croire ce qui n'est pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui est. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, et que son auteur livre à nos folles disputes, nous sommes assez vains pour vouloir décider ce qu'est ce tout en lui-même, et ce que nous sommes par rapport à lui.

Quand les philosophes seroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres; mais il le soutient, parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connoître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants, il est athée; chez les athées, il seroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions fut d'apprendre à borner mes recherches à ce

qui m'intéressoit immédiatement, à me reposer dans une profonde ignorance sur tout le reste, et à ne m'inquiéter, jusqu'au doute, que des choses qu'il m'importoit de savoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les philosophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, et n'en résoudroient aucun. Je pris donc un autre guide; et je me dis: Consultons la lumière intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur sera la mienne, et je me dépraverai moins en suivant mes propres illusions qu'en me livrant à leurs mensonges.

Alors, repassant dans mon esprit les diverses opinions qui m'avoient tour à tour entraîné depuis ma naissance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût assez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraisemblance, et que l'assentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refusoit à différentes mesures. Sur cette première observation, comparant entre elles toutes ces différentes idées dans le silence des préjugés, je trouvai que la première et la plus commune étoit aussi la plus simple et la plus raisonnable, et qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les suffrages, que d'avoir été proposée la dernière. Imaginez tous vos philosophes anciens et modernes ayant d'abord épuisé leurs bizarres systèmes de forces, de chances, de fatalité, de nécessité, d'atômes, de monde animé, de matière vivante, de maté-



rialisme de toute espèce, et, après eux tous, l'illustre Clarke éclairant le monde, annonçant enfin l'Être des êtres et le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration, avec quel applaudissement unanime, n'eût point été reçu ce nouveau système, si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'âme, à donner une base à la vertu, et en même temps si frappant, si lumineux, si simple, et, ce me semble, offrant moins de choses incompréhensibles à l'esprit humain qu'il n'en trouve d'absurdes en tout autre système! Je me disois: Les objections insolubles sont communes à tous, parce que l'esprit de l'homme est trop borné pour les résoudre; elles ne prouvent donc contre aucun par préférence: mais quelle différence entre les preuves directes! Celui-là seul qui explique tout ne doit-il pas être préféré quand il n'a pas plus de difficulté que les autres?

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute philosophie, et pour toute méthode une règle facile et simple qui me dispense de la vaine subtilité des arguments, je reprends sur cette règle l'examen des connoissances qui m'intéressent, résolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la sincérité de mon cœur, je ne pourrai refuser mon consentement, pour vraies toutes celles qui me paroîtront avoir une liaison nécessaire avec ces premières, et de laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejeter ni les admettre,

et sans me tourmenter à les éclaircir quand elles ne mènent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui suis-je? quel droit ai-je de juger les choses? et qu'est-ce qui détermine mes jugements? S'ils sont entraînés, forcés par les impressions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne se feront point, ou se feront d'elles-mêmes sans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards sur moi pour connoître l'instrument dont je veux me servir, et jusqu'à quel point je puis me fier à son usage.

J'existe, et j'ai des sens par lesquels je suis affecté. Voilà la première vérité qui me frappe, et à laquelle je suis forcé d'acquiescer. Ai-je un sentiment propre de mon existence, ou ne la sens-je que par mes sensations? Voilà mon premier doute, qu'il m'est, quant à présent, impossible de résoudre. Car, étant continuellement affecté de sensations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je savoir si le sentiment du *moi* est quelque chose hors de ces mêmes sensations, et s'il peut être indépendant d'elles?

Mes sensations se passent en moi, puisqu'elles me font sentir mon existence; mais leur cause m'est étrangère, puisqu'elles m'affectent malgré que j'en aie, et qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma sensation qui est en moi,

et sa cause ou son objet qui est hors de moi, ne sont pas la même chose.

Ainsi, non-seulement j'existe, mais il existe d'autres êtres, savoir, les objets de mes sensations; et quand ces objets ne seroient que des idées, toujours est-il vrai que ces idées ne sont pas moi.

Or, tout ce que je sens hors de moi, et qui agit sur mes sens, je l'appelle matière; et toutes les portions de matière que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainsi toutes les disputes des idéalistes et des matérialistes ne signifient rien pour moi: leurs distinctions sur l'apparence et la réalité des corps sont des chimères.

Me voici déjà tout aussi sûr de l'existence de l'univers que de la mienne. Ensuite je réfléchis sur les objets de mes sensations; et, trouvant en moi la faculté de les comparer, je me sens doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Apercevoir, c'est sentir; comparer, c'est juger; juger et sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la nature; par la comparaison, je les remue, je les transporte pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, et généralement sur tous leurs rapports. Selon moi, la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent est de pouvoir donner un

sens à ce mot *est*. Je cherche en vain dans l'être purement sensitif cette force intelligente qui superpose, et puis qui prononce; je ne la saurois voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, ou même il sentira l'objet total formé des deux; mais, n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois, ce n'est pas voir leurs rapports ni juger de leurs différences; apercevoir plusieurs objets les uns hors des autres, n'est pas les nombrer. Je puis avoir au même instant l'idée d'un grand bâton et d'un petit bâton sans les comparer, sans juger que l'un est plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entière, sans faire le compte de mes doigts (1). Ces idées comparatives *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques, d'un, de deux, etc., ne sont certainement pas des sensations, quoique mon esprit ne les produise qu'à l'occasion de mes sensations.

On nous dit que l'être sensitif distingue les sensations les unes des autres par les différences

---

(1) Les relations de M. de La Condamine nous parlent d'un peuple qui ne savoit compter que jusqu'à trois. Cependant les hommes qui composoient ce peuple, ayant des mains, avoient souvent aperçu leurs doigts sans savoir compter jusqu'à cinq.